

Les particules élémentaires, le roman qu'on aime sans trop savoir pourquoi...

Il n'y a rien d'élémentaire quant à l'appréciation de ce roman. On peut l'aimer tout en le détestant - comme je l'ai fait - ou bien choisir l'un ou l'autre. Lorsque le livre est paru en 1998, Houellebecq a suscité des critiques mitigées, cassantes et élogieuses. Sans vouloir acclamer cet auteur, je me dois de saluer son texte. Car oui, les particules élémentaires nous transperce indéniablement. Sa lecture est frustrante et déprimante mais on n'arrive pas à l'arrêter. Quelque chose nous retient face à ces lignes, nous empêche de relayer ce bouquin au bas de notre liste et nous cloue sur notre fauteuil deux soirs de suite dans l'impatience du dénouement. Rien de bien intéressant ne se passe pourtant dans la majeure partie du texte. Des personnages vicieux, plats, ennuyeux parfois, défilent sous nos yeux. Des actes odieux et barbants, des mots crus, des expressions affligeantes, une manière de penser condamnable... Tant de raisons d'abandonner sa lecture, sans jamais le faire pour autant. A plusieurs reprises, je me suis demandé pourquoi.

Peut-être est-ce à cause de ces deux demi-frères dont la triste vie nous est présentée de long en large, liés par une mère qui préfère s'adonner au libertinage plutôt qu'à l'éducation de ses enfants. Houellebecq donne ainsi vie à deux hommes pitoyables, représentant alors la médiocrité de l'Homme. Bien que le personnage de Bruno soit détestable, on ne peut s'empêcher d'avoir pitié de lui. Également délaissé par son père, élevé par une grand-mère aimante mais partie trop tôt, il se perd dans sa quête du plaisir sexuel jusqu'à en devenir fou. On ne cesse de lui trouver des excuses pour son comportement pervers, ses propos racistes, et ses actes douteux. Au fond, l'abandon et les violences subies durant son enfance ne l'ont que trop amoché pour que nous puissions le détester pleinement. Complémentaire mais tout à fait différent, son demi-frère Michel, orphelin de père, grandit chez sa grand-mère. Sa capacité d'aimer disparaît le jour où il perd cette femme si dévouée. Devenu chercheur en biologie, il mène une vie plate, dénuée de sentiments et de contact humain à laquelle il ne donne un sens que par ses recherches. Persuadé que l'individualisme de l'Homme est un fléau, il cherche une solution pour y mettre fin. Son personnage nous inspire un ennui profond...tout en étant terriblement attachant.

Peut-être aussi est-ce la manière d'écrire, étonnante mais efficace, de l'auteur. Houellebecq manie les mots à la perfection, c'est indéniable. Chacun des termes grossiers, aussi choquants soient-ils, semblent être tout à fait à sa place. Alors qu'il serait suggéré ailleurs, le sexe est au centre du style de Houellebecq, à l'image du personnage de Bruno, ou de cette fin de chapitre 3 : « *Il n'arrivait plus à se souvenir de sa dernière érection ; il attendait l'orage.* ». En alliant phrases banales et remarques étonnantes, Houellebecq nous garde prisonniers de ses mots, en attente du prochain passage - d'ailleurs souvent très proche - qui nous interpellera.

Peut-être encore est-ce la force que j'ai mis, en tant que lectrice, à tenter de décoder la pensée de l'auteur. Pense-t-il réellement ce qu'il écrit ? Après tout, l'un de ses protagonistes porte son nom et il a, lui aussi, été délaissé par ses parents et élevé par sa grand-mère. Le personnage de Bruno naît en 1956 et celui de Michel en 1958. Michel Houellebecq, né en 1956, prétend être né en 1958 (il dit de sa mère qu'elle a falsifié son acte de naissance). Tant de détails qui portent à croire qu'au travers de ses personnages, l'auteur énonce ses opinions. Mais que pense-t-il réellement ? C'est ce que l'on essaye tant bien que mal de comprendre lors de notre lecture. Par exemple, alors que la femme est qualifiée de « pute » ou de « machine à jouir » via le personnage de Bruno, elle est dépeinte d'une toute autre manière avec le personnage de Michel. Au travers de sa grand-mère, aimante et dévouée, du personnage d'Annabelle, douce et

purement gentille ou encore de cette réflexion, qu'il se fait au chapitre 11 de la seconde partie : « [...] décidemment, les femmes étaient meilleures que les hommes. Elles étaient plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes et plus douces ; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles étaient en outre plus raisonnables, plus intelligentes et plus travailleuses. [...] à quoi servaient les hommes ? Il était possible qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité avait pu jouer un rôle spécifique et irremplaçable ; mais depuis quelques siècles, les hommes ne servaient visiblement à peu près plus à rien. [...] Un monde composé de femmes serait à tous points de vue infiniment supérieur ; il évoluerait plus lentement, mais avec régularité, sans retour en arrière et sans remises en cause néfastes, vers un état de bonheur commun. »

Peut-être, surtout, est-ce l'épilogue de ce roman qui m'a finalement fait aimer son histoire. Il faut s'accrocher pour vivre l'expérience Houellebecquienne jusqu'au bout. Sans trop m'étendre pour ne pas gâcher votre lecture, je dirai que la fin explique tout. Alors oui, c'est ce que l'on recherche dans un roman (qui ici aime être encore plus perdu à la fin d'une lecture qu'à son début ?) mais *Les particules élémentaires* ne peut être compris et apprécié que par sa touche finale, qui change la perspective de l'entièreté du roman. On comprend, on excuse et on reste bouche bée. Pour cela, je tire mon chapeau à l'auteur très controversé qu'est Michel Houellebecq.